

«J'avais ce rêve de liberté, la volonté d'appartenir à la nature. Enfant, je ne comprenais pas cette violence faite aux femmes qui n'ont pas le droit d'être gauchas»



IBERTRAND REY POUR LE TEMPS

C'est un espace immense frémissant de présages, un âpre panorama que le vent balaie, charriant des cendres et des sortilèges. Mora, 13 ans, et son petit frère parcourent des kilomètres pour aller de la pauvre ferme, où leurs parents cultivent un impossible rêve d'autarcie, à l'école, où sont bridées les aspirations à la liberté. Au fond des steppes, Mora rencontre Nazareno, un autochtone d'ascendance mapuche, détenteur d'anciennes sagesses. L'adolescente noue un lien spirituel avec le vieil homme et avec Zahori, son cheval blanc.

Mari Alessandrini admet avec le sourire qu'il entre dans son premier film une grande part autobiographique. Elle a vécu les vingt-cinq premières années de sa vie en Patagonie, rencontré nombre de Mapuches. Une fois qu'elle se baladait seule pour faire des photos, elle s'est perdue dans la pampa. La nuit est tombée. Elle n'avait pas d'eau, elle a commencé à avoir vraiment peur. Et soudain, une petite lumière s'est allumée au milieu de nulle part. C'était la maison isolée d'un Mapuche qui l'a aidée à retrouver sa route. «Sa solitude m'a profondément marquée. J'ai compris que cet homme mourrait seul. Quelque chose a changé dans ma vie et dans la sienne.»

Liberté des corps

Mora «ressemble pas mal» à Mari. Elle aussi avait envie d'être *gaucha* quand elle était gamine. «J'avais aussi ce rêve de liberté, la volonté d'appartenir à la nature. Enfant, je ne comprenais pas cette violence faite aux femmes qui n'ont pas le droit d'être *gauchas*.» *Zahori* est donc un film féministe. Parce qu'il parle de «femmes qui essayent de faire ce qu'elles ressentent, ce qu'elles veulent. Le respect de la diversité, de l'humanité, c'est du féminisme, c'est dans l'étymologie du féminisme.»

Née à Buenos Aires, d'un père italien et d'une mère russe, Mari Alessandrini a grandi en Patagonie. A 12 ans, la passion de la photographie lui vient en voyant des baleines. Puis elle trouve l'inspiration chez les acrobates d'un spectacle de rue: «La liberté des corps, la recherche de la grâce m'avaient bouleversée.» Elle loue des VHS du Cirque du Soleil, se rapproche des saltimbanques. Elle a 16 ans quand son père la met à la porte. Elle intègre alors la troupe, travaille au chapeau, goûte la liberté de se produire dans de petits villages du bout du monde: «On était artistiquement tout-puissants!»

Mais en Argentine, il n'y a guère d'argent pour la culture. La troupe se désagrége. Victime de deux accidents d'acrobatie, Mari sent qu'il est temps de passer à autre chose. *Elephant Man*, de David Lynch, et *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders ayant illuminé son adolescence, elle ressent le désir irrés-

Fille de la pampa

MARI ALESSANDRINI

Elle a grandi en Patagonie, a été photographe et acrobate avant de devenir réalisatrice en Suisse. Elle sort son premier long métrage, «Zahori», un récit initiatique porté par un souffle puissant

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

pressible de faire du cinéma. La vie à Buenos Aires est trop chère pour y étudier. Son passeport italien lui ouvre les portes de l'Europe. elle subvient à ses besoins en travaillant dans un cirque.

Les hasards de la vie la mènent alors à Lausanne, où elle rencontre la productrice Nadejda Magnenat. Elle suit les cours de la HEAD et c'est sous couleurs helvétiques que *Zahori*, son premier long métrage, est projeté à Locarno. La fille de la pampa reconnaît que la Suisse, où elle réside depuis treize ans, lui semble parfois étriquée. Si les lacs et les montagnes évoquent la Patagonie, l'étroitesse de la nature sauvage, la prolifération d'autoroutes et de voitures l'attristent.

Pour se rapprocher du western, pour faire sentir le lien mystique unissant l'immensité du paysage patagon et les personnages, Mari Alessandrini a choisi le scope. Elle compose des plans d'une picturalité admirable,

comme cette composition réunissant un chien, un cheval, un mouton malade et un gaucha qui joue de la guitare. Elle s'enflamme: «C'est une peinture *gauchesca*, une ode à la beauté. Un poème que j'appelais *Chanson pour un mouton qui agonise*»...

Animaux (moutons, chevaux, chiens, tatous...), enfants, décors naturels, plans-séquences... La cinéaste additionne les difficultés. Elle soupire: «C'est de l'inconscience pure... Et beaucoup de foi. Et beaucoup de travail en amont, avec les enfants, les paysans, le cheval. Comme nous avions très peu de moyens, il fallait être rigoureux. On ne pouvait pas se permettre plus de deux prises. Il y a beaucoup de plans fixes, très épurés. La lumière change vite en milieu naturel, il faut être très précis.»

Hiboux majestueux

Inspiré, hanté, *Zahori* ne néglige pas l'humour. La Patagonie attire nombre de prédicateurs évangéliques et de mormons. «Pour moi, c'était une catastrophe atomique», rigole Mari Alessandrini. Ayant fini par troquer son animosité contre un peu d'empathie, elle donne à ces fâcheux un rôle comique: flamboyant de rousleur, deux missionnaires britanniques arpentent les steppes en brillant des psaumes. Et Mora de saboter un baptême par immersion qu'elle qualifie de «sorcellerie».

L'arbre sous lequel un gaucha se repose abrite deux hiboux majestueux. Leur merveilleuse présence relève-t-elle du hasard ou du symbolisme? «Des deux», sourit la cinéaste. Très rares à observer, les rapaces fortuits n'ont pas bronché quand l'équipe a précipitamment installé le matériel pour profiter de ce cadeau du ciel. Ces oiseaux de bon augure ont dû voir le bel avenir que *Zahori* promet à Mari Alessandrini. ■

Un jour, une idée

Les six matières naturelles de Petit Gris



ÉMILIE VEILLON

Quiconque a eu la chance de voyager ces derniers mois dans les grandes villes européennes s'en est sans doute aperçu: les rues commerciales se ressemblent. Les enseignes multinationales proposent les mêmes collections à Rome ou à Londres. C'est face à ce constat que deux amies de longue date se sont mises à flâner dans les rues les moins fréquentées à la recherche de petits suppléments d'âme.

«On aime le beau, le tendre. Les objets beaux à regarder, qui font du bien. On en a tant besoin en ce moment! Nous avons découvert des artistes du fait main et des petites productions qui n'ont malheureusement pas beaucoup de visibilité. Nous avons voulu faire connaître leur travail», explique Julie

Hauser, qui a créé l'an dernier la boutique en ligne Petit Gris avec Françoise Chapatte.

Basée à Rolle (VD), elle rassemble de l'art et de l'artisanat européens faits à la main par des créatrices et créateurs indépendants européens avec lesquels les deux associées ont des contacts directs. Un facteur important pour découvrir les histoires de chaque objet tout en privilégiant la qualité, les petites quantités et les circuits courts. La sélection est présentée par catégories de six matériaux naturels: le papier, le bois, le lin, le coton, la céramique et la laine. On y découvre des tasses poétiques de Croatie, des carnets à dessins polonais, une marionnette en laine fabriquée à partir de chutes de tissus au Portugal, des animaux en bois de hêtre massif du nord de la France et d'autres figurines en bois d'aulne noir naturel de Lituanie.

«Pour réduire l'impact sur l'environnement d'une boutique virtuelle, nous mettons tout en œuvre pour réduire notre empreinte au maximum, assure Julie Hauser. Nos produits sont fabriqués entièrement en Europe à partir de matières premières issues de productions écoresponsables et durables. Parfois uniquement sur commande, pour réduire les risques de surproduction et de gaspillage. Nous utilisons des emballages recyclables et laissons la possibilité aux clients de retirer leurs commandes directement dans nos locaux.»

La collection sera proposée à la vente les 1er, 2, 3 et 4 décembre prochains, au Café Ex Machina, à Yvonand. ■

Petit Gris, route de Gilly 14A, Rolle (VD), www.petitgris.ch